FormaV

Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général SVT + SES, veuillez visiter :
bac-svt-ses.fr/annales-sujets-et-corriges

Français

Session 2025 • Métropole • Secours

Code sujet **25-FRGEME2** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

1- Commentaire — Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle — Jean Racine, Alexandre le Grand
1 réponses • sujet p. 2–3

2- Dissertation — Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle — choix d’un sujet parmi trois
3 réponses • sujet p. 4–4

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

1- Commentaire

20 points

Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle — Jean Racine, Alexandre le Grand

Question 1-

Sujet p. 2, 3

> Vous commenterez le texte suivant : Jean Racine, Alexandre le Grand, extrait de l'acte I, scène 2, 1665. Au IVe siècle avant J.-C., Alexandre le Grand, roi de Macédoine, a entrepris la conquête des Indes. Il vient de proposer à Taxile et à Porus, tous deux souverains de royaumes indiens, de se soumettre sans combattre.

Démarche. Le commentaire suit la progression de l'extrait : Taxile présente d'abord la soumission à Alexandre comme une stratégie prudente ; Porus en révèle le coût politique et moral et lui oppose l'honneur ; enfin, l'échange se resserre et l'allusion à Axiane fait apparaître les passions personnelles derrière le débat politique. Il faut analyser à la fois les arguments des personnages, les images et le rythme théâtral de leur confrontation.

Problématique : comment Racine transforme-t-il une discussion sur la conduite à tenir face à Alexandre en un affrontement théâtral entre prudence, honneur et passions ?

Plan : 1. Taxile défend une soumission tactique au nom de la prudence ; 2. Porus en dénonce les conséquences et affirme la nécessité de défendre la liberté royale ; 3. l'échange vif révèle des motifs personnels et complexifie l'opposition des deux souverains.

Passage ou procédé	Interprétation
« sans se montrer lâche ni téméraire » (v. 1)	Taxile revendique une position d'équilibre entre deux excès et présente sa stratégie comme une prudence, non comme une capitulation par faiblesse.
« C'est un torrent qui passe » (v. 5)	La métaphore naturelle représente Alexandre comme une force irrésistible et rend la résistance apparemment vaine.
« Qui ne nous coûtent rien » (v. 13)	Porus reprend la formule de Taxile pour la contester : la soumission a, selon lui, un prix moral et politique.
« Nos couronnes […] flotteraient sur nos têtes » (v. 21-22)	L'image rend visible la précarité d'un pouvoir qui ne subsisterait que par la volonté d'Alexandre.
Les répliques brèves des v. 37 à 44	Le rythme de l'échange rend la confrontation plus vive et oppose les jugements des deux personnages presque vers pour vers.
« Vous suivez votre haine, et non pas votre amour » (v. 48)	Taxile met en doute les motifs de Porus : la décision politique pourrait être influencée par les sentiments personnels.

Commentaire rédigé.

Dans *Alexandre le Grand*, pièce de Racine publiée en 1665, Taxile et Porus doivent répondre à la proposition d'Alexandre, conquérant des Indes : se soumettre sans combattre. L'extrait met en présence deux souverains qui défendent des conduites opposées. Taxile veut préserver son empire en consentant à une concession qu'il juge tactique et provisoire ; Porus estime qu'une telle soumission coûterait aux rois leur gloire et leur indépendance. Toutefois, leur débat politique se mêle progressivement à la question des sentiments, lorsque la reine Axiane est évoquée. Racine fait ainsi de cette scène un affrontement théâtral entre prudence, honneur et passions.

Taxile présente d'abord la soumission comme une conduite mesurée et réaliste. Dès le premier vers, l'expression « sans se montrer lâche ni téméraire » définit l'équilibre qu'il prétend rechercher. Les deux adjectifs opposés lui permettent de distinguer sa proposition aussi bien d'une capitulation par faiblesse que d'une résistance inconsidérée. Les impératifs « Flattons » et « honorons » donnent à son discours la forme d'un conseil pratique : il faudrait calmer le « prince ambitieux » par des marques de respect plutôt que provoquer sa colère.

La métaphore du torrent, développée aux vers 5 à 8, donne une image frappante de la puissance d'Alexandre : « C'est un torrent qui passe ». La violence du mouvement est soulignée par l'expression « exerce sa puissance » et par l'évocation du « débris de cent peuples divers ». La conquête semble prendre une ampleur universelle : le conquérant veut « remplir tout l'univers » du bruit de son cours. En représentant Alexandre comme une force de la nature, Taxile fait paraître la résistance comparable à un obstacle impuissant. Sa question « Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ? » présente le refus de céder comme une imprudence. L'image de la puissance adverse soutient ainsi une argumentation cohérente : mieux vaudrait éviter un combat qui semble perdu d'avance.

Taxile veut aussi faire croire que la concession ne serait que temporaire et peu coûteuse. L'expression « lui cédant des droits que nous reprendrons bien » suggère qu'il ne renoncerait pas durablement à sa souveraineté. Le dernier vers de sa tirade, « Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien », réduit l'hommage à une formalité. Mais cette formule prépare la réponse indignée de Porus : pour lui, les gestes symboliques de soumission engagent en réalité la gloire et la liberté des souverains.

Porus réfute aussitôt l'idée que la concession serait gratuite. Il reprend la formule de Taxile : « Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ! » La reprise, suivie de la question « L'osez-vous croire ? », transforme l'assurance de son interlocuteur en motif d'indignation. Porus nomme le prix de la soumission : « la perte de ma gloire ». Il ajoute que « Votre empire et le mien seraient trop achetés » si leur sauvegarde exigeait « les moindres lâchetés ». L'honneur n'est donc pas un sentiment secondaire : il est lié à la dignité du souverain et à la légitimité de son pouvoir.

À l'image du torrent, Porus oppose une représentation inquiétante des conséquences durables de la conquête. Il demande si un prince aussi audacieux « ne laissât point de trace » de son passage, puis évoque les rois « brisés à ce funeste écueil ». La métaphore de l'écueil associe la conquête à une catastrophe politique. Les vers 21 à 24 montrent ensuite que les souverains qui semblent conserver leur titre n'ont plus de véritable indépendance : leurs couronnes « flotteraient sur nos têtes » et leurs sceptres pourraient « tomber de nos mains » dès qu'Alexandre aurait parlé. Ces images rendent concrète la fragilité de leur autorité. L'apparence du règne masque ainsi une dépendance réelle, ce qui contredit l'optimisme de Taxile.

Porus conteste également l'idée d'un passage qui ne serait que temporaire. « Ne dites point qu'il court de province en province », lance-t-il ; Alexandre, affirme-t-il, « Jamais de ses liens il ne dégage un prince ». L'adverbe « Jamais » donne à cette affirmation une portée catégorique. Porus dépeint une domination qui asservit les peuples et qui peut aller jusqu'à leur imposer des rois : « Souvent dans la poussière il leur cherche des rois. » Il ne répond donc pas seulement à la crainte d'une bataille ; il met en cause la nature du pouvoir qu'exercera le conquérant.

Porus affirme ensuite que son discours ne vise pas son seul intérêt : « Votre seul intérêt m'inspire ce langage. » Il déclare même : « Porus n'a point de part dans tout cet entretien, / Et quand la gloire parle il n'écoute plus rien. » Cette formule solennelle présente son refus comme une exigence d'honneur qui dépasserait l'intérêt individuel. Elle oppose le devoir que Porus revendique à la prudence qu'il attribue à Taxile. La scène met toutefois en tension deux conceptions de la responsabilité royale : protéger le peuple du combat ou préserver l'indépendance qui rend le règne véritable.

À partir du vers 33, le dialogue s'accélère et prend la forme d'une confrontation directe. Taxile affirme écouter lui aussi « ce que l'honneur m'inspire », mais précise que celui-ci l'engage « à sauver mon empire ». Porus propose alors une action : « Prévenons Alexandre, et marchons contre lui. » Le débat devient ainsi un projet de résistance. Les répliques se raccourcissent ensuite et s'enchaînent presque vers pour vers. Taxile qualifie « l'audace et le mépris » d'« infidèles guides » ; Porus lui oppose la honte qui suit « les courages timides ». Ces formules générales, proches de maximes, soulignent leur désaccord : Taxile insiste sur la prudence, Porus sur le courage et la dignité. Le rythme des échanges donne une forte présence théâtrale à leur opposition.

Le débat porte aussi sur le devoir du roi envers son peuple. Taxile soutient que « Le peuple aime les rois qui savent l'épargner » ; Porus répond qu'il « estime encor plus ceux qui savent régner ». Le contraste entre « épargner » et « régner » oppose la protection immédiate des vies à l'exercice effectif de l'autorité. Porus ne nie pas l'importance de préserver le peuple, mais refuse que la peur des pertes soit le seul critère de la décision royale. L'échange pose ainsi une question politique : le souverain doit-il privilégier la sécurité immédiate de ses sujets ou défendre la liberté qui rend son règne légitime ?

L'allusion à Axiane révèle enfin les sentiments personnels qui traversent les arguments politiques. Porus affirme que ses conseils « plairont à des rois, et peut-être à des reines ». La note du texte précise que la reine Axiane, dont Porus et Taxile sont amoureux, est également menacée par Alexandre. Taxile affirme alors qu'elle « n'a des yeux que pour vous », et Porus réplique : « Un esclave est pour elle un objet de courroux. » Le mot « esclave » associe l'humiliation amoureuse à la dépendance politique évoquée dans le débat. Taxile demande ensuite si l'amour commande à Porus d'exposer « son peuple et sa personne » ; il l'accuse de suivre « votre haine, et non pas votre amour ». Il suggère ainsi que le désir de combattre pourrait relever de la vengeance plutôt que du seul devoir royal.

La dernière réplique de Porus ne dissipe pas complètement ce soupçon. Il avoue que sa « juste colère / Aime la guerre autant que la paix vous est chère », puis dit vouloir, « brûlant d'une noble chaleur », « éprouver [sa] valeur ». Le vocabulaire valorisant défend son courage, mais son aveu montre que sa décision est aussi traversée par la colère et le désir de prouver sa valeur. Le personnage est donc plus complexe qu'un défenseur désintéressé de l'honneur : ses convictions politiques coexistent avec des passions personnelles.

Dans cet extrait, Racine organise une confrontation à la fois politique et personnelle. Taxile défend une soumission tactique au nom de la sauvegarde de son empire ; Porus en dénonce le prix et affirme que la liberté et l'honneur sont indispensables au véritable exercice du pouvoir. Les images opposées et l'enchaînement des répliques donnent au débat une forte intensité théâtrale. Mais l'évocation d'Axiane et l'aveu final de Porus montrent que les sentiments et l'orgueil individuel se mêlent au devoir royal. La scène ne réduit donc pas le conflit à l'opposition simple d'un homme courageux et d'un homme lâche : elle met aussi en tension le souci d'épargner un peuple et le refus de le laisser vivre sous la dépendance d'Alexandre.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Le passage oppose deux conceptions du pouvoir : Taxile veut sauver son royaume par une soumission qu'il présente comme provisoire et prudente ; Porus estime qu'elle coûterait aux souverains leur gloire et leur indépendance véritables. La vivacité du dialogue rend cet affrontement théâtral, tandis que l'allusion à Axiane et l'aveu final de Porus révèlent que les choix politiques sont aussi traversés par des passions personnelles. Racine fait ainsi du choix entre paix et résistance un dilemme dramatique, sans effacer le souci de Taxile d'épargner son peuple.

2- Dissertation

20 points

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle — choix d'un sujet parmi trois

Œuvre : Abbé Prévost, Manon Lescaut ; Parcours : personnages en marge, plaisirs du romanesque

Question Sujet A

Sujet p. 4

> Selon un critique, Manon Lescaut « incarne la revanche du plaisir et du désir sur le devoir et sur la loi. » Cette affirmation correspond-elle à votre lecture du roman ? Vous répondrez à cette question dans un développement organisé en prenant appui sur Manon Lescaut, sur les textes que vous avez étudiés dans le cadre du parcours associé, et sur votre culture personnelle.

Introduction. Dans *Manon Lescaut*, l'abbé Prévost raconte la passion du chevalier des Grieux pour Manon, jeune femme qui échappe aux destins que sa famille et la société voudraient lui imposer. Leur amour les conduit à des choix qui transgressent les devoirs familiaux, les règles morales et les lois. Le critique a donc raison de voir en Manon une figure du plaisir et du désir qui se révoltent contre l'ordre établi. Toutefois, le roman ne présente pas cette revanche comme une victoire simple : les amants compromettent leur liberté par leur dépendance à l'argent, subissent la violence des institutions et finissent séparés par la mort. On peut ainsi lire le roman comme une célébration romanesque de la passion, mais aussi comme le récit tragique de ses limites et de son prix.

I. La passion de Manon et des Grieux les détourne d'abord du devoir et des destinées imposées. À Amiens, des Grieux rencontre Manon alors qu'elle doit partir au couvent. La rencontre bouleverse aussitôt le jeune homme : il renonce au parcours honorable auquel sa naissance le destinait et s'enfuit avec elle. Ce choix marque la victoire du désir amoureux sur l'obéissance à la famille et sur les ambitions sociales de son entourage. Le personnage de Tiberge fait ressortir ce refus : ami fidèle de des Grieux, il l'exhorte à retrouver une vie réglée et religieuse, mais ses conseils ne parviennent pas à détacher le chevalier de Manon. Même après son retour à Saint-Sulpice, des Grieux cède lorsque Manon reparaît. Le récit enchaîne ainsi les séparations, les retrouvailles et les départs : cette mobilité nourrit le plaisir du romanesque et montre des amants qui cherchent à vivre selon leur passion plutôt que selon les normes.

II. Manon incarne le désir de plaisir, mais celui-ci est étroitement lié à la sécurité matérielle. Manon aime des Grieux, mais elle ne se satisfait pas d'une existence pauvre et austère. L'aisance et le confort qu'elle recherche deviennent une source récurrente de tensions dans le couple. Pour entretenir leur train de vie, les deux amants acceptent des arrangements et des expédients ; des Grieux lui-même recourt notamment au jeu et à des moyens malhonnêtes. Le roman ne permet donc pas d'opposer simplement une Manon intéressée à un amant irréprochable : tous deux sont entraînés à franchir les limites de la morale, même si leurs motivations et leur pouvoir d'agir ne sont pas identiques. La quête de plaisir de Manon conteste le renoncement qu'on attend d'elle, mais elle révèle aussi la précarité de sa situation et l'importance de l'argent dans un monde où une jeune femme dispose de peu de moyens pour choisir librement son avenir.

III. La société et la loi font payer aux amants leur marginalité. Les personnages fortunés et les autorités interviennent régulièrement dans leur histoire. Les arrestations, les enfermements et la séparation imposée aux amants montrent qu'ils ne peuvent s'établir durablement à l'écart de la société. Manon est finalement déportée en Louisiane ; des Grieux la suit, espérant recommencer une vie auprès d'elle. Même là, la rivalité avec Synnelet menace leur projet et les contraint à fuir. Manon meurt d'épuisement dans le désert. La

passion a donc permis aux amants de s'opposer aux destins qu'on leur réservait, mais elle ne les protège ni des rapports de pouvoir ni de la répression. La fin tragique donne à leur liberté un caractère éphémère et rend impossible de parler d'un triomphe durable du plaisir sur la loi.

IV. Le récit rend cette revanche séduisante, tout en invitant à la nuancer. L'histoire est racontée par des Grieux à Renoncour après les événements. Son récit, marqué par le deuil et l'intensité du souvenir, fait éprouver la puissance de son amour et suscite la compassion ; mais il peut aussi présenter ses fautes comme les conséquences presque inévitables de la passion. Tiberge constitue un contrepoint moral, en rappelant à des Grieux qu'une autre conduite reste possible. Le lecteur peut ainsi être entraîné par les aventures des amants sans être obligé d'approuver chacun de leurs choix. Un rapprochement avec *Les Liaisons dangereuses* de Laclos éclaire cette ambiguïté : le désir y conteste lui aussi les conventions, mais la transgression se mêle à la manipulation et aux rapports de pouvoir. Dans les deux œuvres, l'attrait du romanesque ne supprime pas les conséquences de la liberté revendiquée.

Conclusion. Manon incarne bien, avec des Grieux, une revanche du plaisir et du désir sur le devoir et sur la loi : leur passion les conduit à refuser les destinées imposées et donne au roman son mouvement d'aventures. Toutefois, cette revanche demeure fragile. Le besoin d'argent, les compromis des amants et la répression sociale entravent leur liberté, jusqu'à la mort de Manon. Prévost fait donc sentir la force séduisante de la passion sans en proposer une célébration morale sans réserve : le désir est libérateur dans son élan, mais tragique dans ses conséquences.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Manon incarne bien une revanche du désir sur les normes : avec des Grieux, elle refuse les destinées imposées et entraîne le récit dans une suite d'aventures. Mais cette liberté reste fragile, compromise par la dépendance matérielle, les fautes des amants et la répression sociale. La mort de Manon rend cette revanche profondément tragique et interdit d'y voir une célébration sans réserve du plaisir.

Œuvre : Honoré de Balzac, La Peau de chagrin ; Parcours : les romans de l'énergie : création et destruction

Question Sujet B

Sujet p. 4

> D'après votre lecture, l'excès est-il toujours destructeur dans La Peau de chagrin ? Vous répondrez à cette question dans un développement organisé en prenant appui sur La Peau de chagrin, sur les textes que vous avez étudiés dans le cadre du parcours associé, et sur votre culture personnelle.

Introduction. Dans *La Peau de chagrin*, Raphaël de Valentin reçoit un talisman capable d'exaucer ses désirs, mais qui rétrécit à mesure qu'il les satisfait et matérialise ainsi la diminution de sa vie. Le mécanisme fantastique semble d'abord apporter une réponse nette à la question : l'excès serait toujours destructeur. Pourtant, le roman s'inscrit dans un parcours consacré à l'énergie, à la création et à la destruction. Balzac ne condamne pas toute intensité : le désir peut soutenir l'existence, tandis que l'imagination et l'écriture produisent une œuvre foisonnante. L'excès devient surtout fatal lorsque Raphaël veut tout posséder et tout éprouver, puis cherche à supprimer entièrement ses désirs pour échapper à leurs conséquences.

I. Le talisman associe concrètement l'excès des désirs à la destruction de Raphaël. La peau exauce les souhaits, mais se rétrécit à chaque désir satisfait : la durée de vie du héros semble ainsi se contracter avec elle. La magie donne une forme visible à une idée centrale du roman, celle qu'une existence ne peut accumuler sans limite les satisfactions sans perdre quelque chose en retour. Raphaël désire notamment la richesse, la puissance et les plaisirs auxquels sa pauvreté l'avait empêché d'accéder. Il obtient une vie

d’abondance, mais cette réussite ne lui apporte pas la sécurité : il sait que ses désirs menacent son existence et en vient à surveiller ses pensées. Le luxe ne l’affranchit donc pas de l’angoisse ; il l’enferme dans la crainte de vouloir. La possession devient une source de peur plutôt qu’une véritable liberté.

II. La passion et la recherche de reconnaissance montrent que l’énergie du désir peut se retourner contre celui qui la dépense sans mesure. Raphaël poursuit Foedora, dont il espère obtenir l’amour et la reconnaissance du monde mondain. Cette aspiration, qui engage toute son énergie, se heurte à l’indifférence de la comtesse et accroît sa frustration. Pauline, au contraire, l’aime sincèrement et lui offre la possibilité d’une relation heureuse. Mais Raphaël, terrifié par le pouvoir du talisman, ne parvient pas à vivre cet amour sans le ressentir comme une menace. Il tente de fuir ou de contenir son désir ; lorsqu’il s’abandonne finalement à sa passion pour Pauline, il ne peut empêcher le dénouement fatal. Le roman ne présente pas l’amour de Pauline comme une faute : il met en évidence l’incapacité de Raphaël à trouver une juste mesure entre la jouissance illimitée et le refus de tout élan.

III. Cependant, l’énergie n’est pas seulement destructrice : elle est aussi une force de création et de vie. Les désirs de Raphaël expriment le refus de l’impuissance, de la pauvreté et de l’effacement. Le talisman fait basculer le récit dans le fantastique et donne à l’intrigue son ressort. À l’échelle de l’œuvre, Balzac transforme aussi cette énergie en invention romanesque : les lieux, les milieux sociaux et les expériences du héros composent une représentation ample et contrastée de Paris. L’intensité qui consume Raphaël contribue ainsi à la puissance du roman. En outre, l’amour que Pauline lui porte témoigne d’une relation qui peut être généreuse, et non simplement d’une recherche égoïste de satisfaction. Le danger ne réside donc pas dans toute énergie ou toute passion, mais dans leur dérèglement et dans l’impossibilité de les vivre sans chercher à tout absorber.

IV. Le roman oppose enfin l’excès à une maîtrise qui peut elle aussi devenir un renoncement. Le marchand d’antiquités avertit Raphaël des dangers du vouloir et du pouvoir, et lui suggère une existence gouvernée par le savoir et la maîtrise de soi. Toutefois, Raphaël ne parvient pas à adopter une position équilibrée : il passe de l’ambition qui le consume à la peur de désirer, puis à l’abandon de la passion. La simple conservation de soi ne constitue pas à ses yeux une vie pleinement vécue. C’est cette oscillation, autant que l’intensité de ses désirs, qui le rend incapable de maîtriser son existence. On peut rapprocher son parcours de celui de Faust dans l’œuvre de Goethe : la soif d’expériences et de connaissance élargit les possibilités du héros, mais le pacte qui promet de satisfaire ses aspirations expose aussi à des conséquences qu’il ne contrôle pas. Dans les deux œuvres, l’élan vers davantage de vie est à la fois une force et un péril.

Conclusion. Dans *La Peau de chagrin*, l’excès est souvent destructeur : le talisman traduit la diminution de la vie de Raphaël à mesure que ses désirs s’accomplissent. Cependant, Balzac ne réduit pas toute énergie à une faute. Le désir, l’amour et l’imagination peuvent aussi donner de l’intensité à l’existence et nourrir la création. Ce qui condamne Raphaël est son incapacité à régler son énergie : il oscille entre la volonté de tout satisfaire et le désir de ne plus rien vouloir. L’excès n’est donc pas toujours destructeur, mais il le devient lorsqu’il se confond avec une puissance sans limites et échappe à toute maîtrise.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Dans *La Peau de chagrin*, l’excès devient destructeur lorsqu’il se transforme en volonté de tout satisfaire : chaque désir rapproche Raphaël de la mort. Pourtant, le désir, l’amour et l’imagination sont aussi des forces vitales et créatrices. Le roman met donc moins en cause toute intensité que l’incapacité à trouver une mesure entre la jouissance illimitée et le renoncement absolu.

Œuvre : Colette, Sido suivi de Les Vrilles de la vigne ; Parcours : la célébration du monde

Question Sujet C

Sujet p. 4

> La célébration du monde s'apparente-t-elle à un spectacle dans Sido et Les Vrilles de la vigne ? Vous répondrez à cette question dans un développement organisé en prenant appui sur Sido et Les Vrilles de la vigne, sur les textes que vous avez étudiés dans le cadre du parcours associé, et sur votre culture personnelle.

Introduction. Dans *Sido* et *Les Vrilles de la vigne*, Colette accorde une attention constante aux paysages, aux animaux, aux plantes et aux variations de la lumière et des saisons. Les scènes qu'elle compose peuvent donner l'impression que le monde se présente au regard comme un spectacle : formes, couleurs, mouvements et sons y prennent une grande intensité. Mais la célébration du monde ne se réduit pas à la contemplation d'un décor. Elle naît d'une relation sensible avec les êtres et les lieux, et dépend du regard singulier qui les observe et de l'écriture qui les fait revivre. On peut donc dire que cette célébration s'apparente à un spectacle, à condition de comprendre celui-ci comme une expérience vivante, intime et en mouvement.

I. Dans *Sido*, l'attention portée au monde naturel est liée à la figure de la mère et à la mémoire familiale. Le portrait de Sido fait apparaître une femme attentive à ce qui l'entoure, notamment au jardin, aux plantes, aux oiseaux et aux signes du ciel. Dans cet univers, les éléments naturels ne constituent pas un arrière-plan indifférent à l'histoire de la famille : ils contribuent à la manière dont la narratrice se souvient de sa mère et de son enfance. Le regard de Sido apprend à remarquer ce que d'autres laisseraient passer inaperçu. Le monde semble ainsi offrir une succession de scènes à observer, mais leur valeur tient aussi à l'attention qui les révèle. En racontant sa mère, Colette célèbre donc à la fois la nature et une manière de la regarder.

II. La prose de Colette transforme l'observation en spectacle littéraire et sensoriel. Dans les deux œuvres, l'écriture rend les lieux et les êtres présents par des notations concrètes qui sollicitent les sens. Le lecteur est invité à imaginer des formes et des couleurs, mais aussi des bruits, des odeurs ou des sensations. Dans *Les Vrilles de la vigne*, des textes comme « Le dernier feu » donnent une place à des moments familiers que l'écriture rend dignes d'attention. Le monde n'est pas seulement décrit : le choix des détails, le rythme et les images organisent une scène et orientent le regard du lecteur. Ce spectacle est cependant provisoire, car la lumière, les saisons et les états de la nature changent. L'art de Colette consiste à saisir cette présence sans faire disparaître son caractère fugitif.

III. Le texte « Les Vrilles de la vigne » montre que la scène naturelle peut aussi devenir une image de la liberté et de la création. Le motif du rossignol pris dans les vrilles puis rendu à son chant donne à voir une entrave et un dégagement. La scène ne se limite donc pas à une représentation plaisante de la nature : elle peut aussi se lire comme une réflexion sur une voix empêchée et sur la possibilité de retrouver sa liberté d'expression. Le monde observé devient matière à interprétation, et le spectacle extérieur se double d'une expérience intérieure. Plus largement, Colette ne sépare pas ce qui est vu de la sensibilité qui le perçoit : le regard sélectionne, associe et transforme les éléments observés en images et en récit.

IV. La célébration ne suppose pourtant ni distance ni possession du monde. Chez Colette, les animaux, les plantes et les lieux ne sont pas de simples accessoires disposés pour le plaisir du spectateur. Ils possèdent une présence propre, que l'observation attentive permet d'approcher sans l'épuiser. La nature change et échappe en partie à la narratrice ; elle n'est pas réduite à un décor immobile ni idéalisée comme un monde entièrement soumis au regard humain. On peut rapprocher cette attention des *Géorgiques* de

Virgile, où le monde naturel est évoqué à travers ses cycles et le travail qui lui est lié. La perspective de Colette est plus intime et sensorielle, mais cette comparaison rappelle que célébrer la nature peut aussi signifier reconnaître son mouvement, ses contraintes et sa fragilité.

Conclusion. Dans *Sido* et *Les Vrilles de la vigne*, la célébration du monde s'apparente bien à un spectacle : Colette compose des scènes visuelles et sensorielles qui rendent présents jardins, saisons et animaux. Mais ce spectacle n'est ni immobile ni contemplé de l'extérieur. Il naît d'une attention incarnée, notamment associée au regard de Sido, et l'écriture fait entendre la vie, le changement et le mystère des êtres observés. Colette célèbre donc un monde qui se donne à voir sans jamais se laisser réduire à une simple image.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Oui, la célébration du monde s'apparente à un spectacle dans les deux œuvres : Colette compose des scènes visuelles et sensorielles où jardins, saisons et animaux prennent une présence singulière. Mais ce spectacle n'est pas une contemplation distante. Il naît d'un regard attentif, notamment associé à la figure de Sido, et l'écriture révèle aussi le mouvement, la fragilité et le mystère du monde célébré.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2025/francais-premiere-2025-metropole-secours-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.